

# TROIS ROMANCIERS DEVANT LA RÉVOLTE VIGNERONNE DE 1907 :

LUDOVIC MASSÉ, GASTON BAISETTE ET JEANNE GALZY

par

Jean SAGNES

(Professeur émérite à l'Université de Perpignan)

En un peu moins d'un siècle, la révolte vigneronne de 1907, qui a certainement suscité quelques uns des plus grands rassemblements de foules de la III<sup>ème</sup> République, a inspiré tout au plus une dizaine de romans depuis *Le Vin Rouge* de Pierre-Etienne Martel (1925) aux *Vignerons de Sainte-Colombe* de Christian Signol (1996). Dans cet ensemble, *Le Vin pur* de Ludovic Massé (1944), *Ces grappes de ma vigne* de Gaston Baissette (1956) et *Les sources vives* de Jeanne Galzy (1971) occupent une position chronologique médiane<sup>1</sup>. Ces romans paraissent durant une période suffisamment éloignée des événements pour qu'il soit possible à leurs auteurs de porter sur ceux-ci un regard distancié mais ils sont antérieurs au grand essor historiographique universitaire sur la question. Leurs auteurs disposent d'un certain nombre d'ouvrages qui ont établi, avec de nombreux articles de presse commémoratifs, une sorte de vulgate historique des événements. Ce sont principalement : *Les grands meetings du Midi. Au pays des gueux* de César Boyer et J. Payret (1907), *A travers le Midi, avril-octobre 1907* de Fernand Monméja (1908), *Un acte d'énergie méridionale : avec ceux d'Argelliers* de Jean Fournel (1908), *Mémoires* de Marcellin Albert (1911), *L'âme terrienne* de Jules Rivals (1914) pour ne citer que les principaux. Ces ouvrages sont *A la gloire des lutteurs de 1907* comme l'écrivait en 1947 André Marty<sup>2</sup>. Ils présentent tous un Midi viticole prospère et idyllique que la crise, due à la fraude sur les vins, plonge dans la misère ; se développe alors une réaction vigoureuse et unanime, se déroulant dans une atmosphère épique, contre un Etat indifférent ou hostile qui répond aux légitimes revendications de tout un peuple par une aveugle répression. Notons qu'aucun de ces ouvrages n'émane de la communauté universitaire.

Pourtant, bien avant 1945, d'autres visions de la crise de 1907 sont présents dans l'historiographie. Tout d'abord celle de Maurice Le Blond, proche de Clemenceau, pour qui la crise est le produit d'un complot bicéphale révolutionnaire (anarcho-socialiste) et royaliste. On reconnaîtra sans peine dans cette thèse le thème de la propagande gouvernementale clemenciste lors des élections législatives de 1906. Ce sont ensuite les ouvrages, qui encore aujourd'hui sont des ouvrages de référence sur la question, de Michel Augé-Laribé (*Le problème agraire du socialisme. La viticulture industrielle du Midi de la France*, 1907) et de A. Souchon (*La crise de la main d'œuvre agricole en France*, 1914). Les uns et les autres ont été quasiment ignorés en Languedoc-Roussillon pendant des décennies. Mais on pouvait avoir recours aux journaux régionaux et nationaux dans les dépôts d'archives publiques et, jusque dans les années 1970, il était possible de recueillir des témoignages d'acteurs ou de contemporains des événements du début du siècle.

---

<sup>1</sup> Pour *Le vin pur*, nous avons utilisé l'édition Flammarion de 1944 (l'ouvrage a été réédité chez POL en 1983 et en Livre de Poche en 1984), pour *Ces grappes de ma vigne* l'édition des Editeurs Français Réunis de 1956 (Julliard a réédité l'ouvrage en 1975) et pour *Les sources vives*, l'édition Gallimard, 1971.

<sup>2</sup> Nous renvoyons à notre bilan historiographique et à l'essai de bibliographie, que nous avons élaboré avec François Pic, dans Jean Sagnes, Monique et Rémy Pech, *1907 en Languedoc et en Roussillon*, Montpellier, 1997.

C'est à partir des années 1960 que se développe toute une série d'études sur la viticulture languedocienne et roussillonnaise permettant de bien situer les événements de 1904-1907 dans leur environnement économique et social. Un des premiers à avoir intégré une partie de ces travaux est Guy Bechtel, *1907. La grande révolte du Midi* (1976) qui va incontestablement plus loin dans ce domaine que le journaliste Félix Napo, *1907. La révolte des vignerons* (*La Dépêche du Midi* 1966 puis 1971). Peu à peu, on connaît mieux la répartition de la propriété, la vie de l'entreprise viticole, puis, face aux événements, l'attitude de la presse, du mouvement ouvrier, du félibrige etc.<sup>3</sup> Nous avons nous-même abordé la question, d'abord par le biais de l'étude du mouvement ouvrier, puis en elle-même. Peu à peu, la crise viticole du début du siècle et les événements des années 1904-1907 sont mieux connus dans leur complexité : à l'origine de la crise, la surproduction a joué un rôle plus important que la fraude ; les ouvriers agricoles ont réagi les premiers en 1904 par des grèves ; ce sont les grands propriétaires qui sont à l'origine du mouvement de 1907 avec les thèmes d'union des classes ; les royalistes ont soutenu à fond un mouvement, réprouvé par les radicaux et les syndicalistes ouvriers les plus combatifs, et qui a divisé les socialistes ; après trois mois d'agitation, le calme est revenu en juin à la suite des morts de Narbonne, d'une mutinerie et du vote d'une loi contre la fraude ; premier mouvement de défense régionale du XXème siècle, 1907 a également exprimé une identité occitane et une identité catalane qui n'ont cependant pas osé s'affirmer comme telles.

Ludovic Massé (1900-1983), Gaston Baissette (1900-1977) et Jeanne Galzy (1883-1977) sont tous trois nés en Languedoc-Roussillon, Massé à Evol ( aujourd'hui commune d'Olette, dans les Pyrénées-Orientales), Baissette à Mauguio (Hérault) et Louise Barraduc, qui prendra le nom en littérature de Jeanne Galzy, à Montpellier<sup>4</sup>. Jeanne Galzy avait 24 ans, Ludovic Massé et Gaston Baissette 7 ans lorsque se sont produits les grandes manifestations de 1907. Ils ont vraisemblablement entendu les récits des participants. Résidant dans la région, il leur a été facile de lire la presse de l'époque ainsi que quelques uns des ouvrages déjà cités. Les Archives départementales des Pyrénées-Orientales possèdent le manuscrit du *Vin Pur*, rédigé en 1937-1938 sous le titre primitif de *Cœur battant*, avec les références de lecture ayant servi à sa rédaction. On y trouve deux catégories d'ouvrages. La première est constituée d'ouvrages généraux sur la période, aussi bien *1900* de Paul Morand qu'un numéro spécial du *Crapouillot* sur la IIIème République, un ouvrage sur les anarchistes ou encore *Les damnés de la terre* d'Henry Poulaille, chef de file du courant de la littérature prolétarienne d'inspiration anarchiste et antimilitariste dont Massé était proche. La seconde catégorie comprend des ouvrages sur les événements proprement dits à savoir les études antérieures à 1914 déjà citées plus haut et *Vin Rouge*, le roman de Martel<sup>5</sup>.

Ludovic Massé, longtemps instituteur avant de se consacrer à temps plein à la littérature, est considéré comme un des principaux romanciers de la terre roussillonnaise durant la première moitié du XXème siècle. *Le vin pur*, roman de la vigne, fait partie d'une trilogie consacrée à la terre et au travail, que l'auteur dénomme lui-même *Géorgiques* et où l'on trouve également *Ombres sur les champs* ( 1934), roman du blé, et *La flamme sauvage* (1936), roman de la « montagne chargée de forêts ». *Le vin pur* est l'histoire de Jeantet Paric, fils de bûcheron du Capcir, et de sa descente vers la plaine viticole de la Salanque après une

---

<sup>3</sup> *1907 en Languedoc et Roussillon*, op. cit. présente une synthèse générale à laquelle nous renvoyons.

<sup>4</sup> Sur Massé, voir *Conflent*, 1982, n°115 ( dont articles de Maurice Roelens et Anne Quintane) ; *Littératures*, 1983 et B. Truno, *Ludovic Massé*, thèse, Université de Toulouse Le Mirail, 1992 et, du même auteur : *Ludovic Massé, un aristocrate du peuple*, Mare Nostrum, 1996. Sur Baissette, voir *Septimanie*, 2001,8 et *Souffles*, 2002, 196-197. Sur Galzy, voir Claire Pascal, *Portraits d'écrivains*, Paris, 1979.

<sup>5</sup> Renseignements fournis par Maurice Roelens.

étape importante pour sa formation d'homme en Haut-Conflent. Jeantet Paric est ainsi successivement tâcheron, forgeron et vigneron et c'est dans ce dernier métier, au domaine du Verdet à Clairac en Salanque (village fictif où l'on peut reconnaître Clairac), qu'il se réalise pleinement mais la crise viticole vient ruiner ses efforts pour constituer ce havre de prospérité dans le travail auquel il aspire. Ce roman est dédié à de très grands propriétaires viticoles créateurs d'un apéritif fameux : « Madame et Monsieur Albert Dauré, dont le nom éclaire et illustre un des plus glorieux chapitres de la tradition du vin »<sup>6</sup>.

Gaston Baissette, médecin, écrivain et journaliste communiste, s'est particulièrement attaché à la description des hommes et des choses du Lunellois dans *L'étang de l'Or*, *Le soleil de Maguelone* et *Ces grappes de ma vigne*. Tout autant que l'histoire d'une famille de petits viticulteurs, les Fauberge, cette dernière œuvre est l'histoire du vignoble languedocien durant près de quatre décennies, de l'époque de l'invasion du phylloxéra à 1907. La première partie de l'ouvrage est consacrée à la lutte contre ce fléau menée par les viticulteurs de Neyrargues, village fictif qui présente selon l'auteur « un côté Mauguio et un côté Baillargues ou Castries ». Cette longue période correspond aux années de formation du fils Fauberge, Philippe. La destruction du vignoble dans les années 1870-1880 est suivie par un court répit à la fin du siècle, puis c'est à nouveau la crise, de surproduction cette fois. Comme les autres viticulteurs, les Fauberge participent pleinement à l'activité des comités de défense viticole et à l'agitation du printemps 1907.

L'œuvre littéraire de Jeanne Galzy, professeur de lettres à Montpellier, s'étend sur plus de soixante-dix ans. Après avoir publié de nombreux poèmes, romans, biographies, c'est à la fin de sa vie, entre 1969 et 1976, qu'elle édite les quatre volumes de son chef d'œuvre *La surprise de vivre* dont *Les sources vives* constituent le second volume. Le but de cet ensemble romanesque est de montrer que l'éducation, la religion protestante et le poids de la famille ne peuvent endiguer le jaillissement des « sources vives » des instincts chez Daniel, Suzanne et Arnold Deshandrès, enfants d'une famille de banquiers-propriétaires terriens de Montpellier. Mais l'œuvre est en même temps tableau de la société languedocienne de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et du début du XX<sup>ème</sup>. La banque Deshandrès, touchée de plein fouet par la crise de la viticulture, fait faillite en 1907 et ses anciens patrons deviennent à leur tour des salariés. Ainsi, dans ces trois romans de Massé, Baissette et Galzy, 1907 marque la fin d'une époque, la fin d'un monde. De ces œuvres romanesques, nous n'avons bien entendu retenu que les thèmes liés à la révolte des vignerons.

La société paysanne languedocienne est présentée par Gaston Baissette à partir de la crise phylloxérique des années 1870-1880. L'auteur décrit minutieusement les efforts, empiriques chez les paysans, plus rationnels chez les agronomes, pour délivrer la vigne de l'insecte. La submersion des vignes, le badigeonnage des ceps au printemps, la greffe de la vigne française sur le pied américain, tous les éléments du combat contre l'insecte sont présentés de façon fort vivante. Finalement, la reconstitution du vignoble est un succès. Nous sommes alors au milieu des années 1890 et les dernières années du siècle sont fastes : la vigne « délaissait les coteaux et garrigues, empiétait sur des espaces plats qui avaient été des prairies et des bois. Elle devenait tributaire de l'accident unique : invasion massive d'un champignon, grêle, gelée, pouvant anéantir d'un seul coup le revenu d'une année » (CGDMV, p. 227). Cette fragilité de la viticulture, Jeantet Paric l'éprouve également au domaine du Verdet. Le

---

<sup>6</sup> Dans son récit, Massé commet quelques erreurs. Pour lui, l'incendie de la préfecture de Perpignan a eu lieu le même jour que la manifestation alors que la seconde date du 19 mai et le premier du 20 juin 1907 (p. 196). De même, lors de cette manifestation de Perpignan, un personnage évoque les ouvriers morts à Draveil alors que cet événement se produira en 1908 (p. 199).

vignoble a de grosses exigences : labours, soufrages, sulfatages, travaux divers. Les maladies le guettent : la chlorose, le black-rot, l'oïdium, le mildiou puis les gelées, les orages, « au Verdet, on tremblait toujours » ( LVP , p. 123). Malgré cela, « la prospérité se lisait à champs ouverts » écrit Baissette ( CGDMV , p. 225). A Neyrargues, « la ruche bourdonnait...La famille aussi prospérait ». De même, Massé nous donne une vision idyllique de la société paysanne roussillonnaise où Jeantet, nouvellement marié, s'initie au travail de vigneron et participe à la création d'un syndicat de propriétaires qui procède à des achats de produits en commun : « Ainsi, la vie coulait au Verdet dans une grande exaltation de solidarité, de travail et d'amour » écrit Massé (LVP , p. 156) .

Massé comme Baissette accordent une large place à la vie de famille présentée comme le bien suprême. Est-ce à dire qu'il s'agit d'une société sans conflits ? En Salanque comme dans le Lunellois, grands et petits propriétaires cohabitent mais ont des comportements différents. Les grands sont imprévoyants et réalisent des dépenses exagérées qui mettront bientôt en danger leurs entreprises. Au contraire, les petits, à l'image des Fauberge ou de Jeantet Paric sont probes, travailleurs, prévoyants ! Jeanne Galzy porte le même regard que Baissette et Massé sur les riches propriétaires qui mènent grand train. Si Massé n'aperçoit nul conflit de classe en Salanque entre patrons de la terre et ouvriers, au contraire Baissette souligne l'importance des grèves de 1904 dans de nombreux villages du Lunellois. L'arcadisme qui teinte ces ouvrages est ainsi tempéré chez Baissette par opposition à Massé. Aux conflits de classe s'ajoutent les luttes politiques dont les deux auteurs soulignent l'âpreté : à Neyrargues, les gros propriétaires sont légitimistes tandis que les Fauberge et l'institutrice sont républicains. Au Verdet, l'institutrice est proudhonienne mais conservateurs et blocards sont également fustigés par l'oncle de Jeantet, Antonn, un marginal qui vit d'expédients et fait de brèves apparitions chez son neveu. En Lunellois sont présents les « Gavatches » des montagnes voisines venus chaque année pour les vendanges. Toujours regardés avec méfiance par les hommes de la plaine, ce sont des « hommes silencieux, avec leurs visages sombres, les sourcils épais, le front bas, la veste de drap noir serrée au cou » (CGDMV, p. 64). La complexité des rapports sociaux est enfin bien mise en valeur par Baissette qui montre la résistance du père Fauberge, petit propriétaire, au mariage de son fils avec une fille d'ouvrier agricole et de sa fille avec un ouvrier maçon.

Baissette s'identifie pleinement à Philippe Fauberge, petit propriétaire démocrate que les aléas de la culture de la vigne ont éveillé à la question sociale et qui est lié par toutes ses fibres à la communauté villageoise. Philippe Fauberge « avait saisi que la condition du journalier, de l'artisan et du petit propriétaire était la même. C'était le même problème social, la même lutte » ( CGDMV , p.204). Au contraire, les sympathies de Massé vont à la fois à deux hommes bien différents l'un de l'autre : Jeantet Paric, qui représente le repli sur les valeurs domestiques, et son oncle l'anarchiste Antonn, agitateur et prophète errant de la campagne roussillonnaise.

Avec justesse, Massé et Baissette datent de 1900 le début de la crise. C'est en effet cette année-là que commencent à s'effondrer les cours du vin : « les prix baissaient de plus en plus, écrit Massé. On parlait de fraudes, de fabrications de vin chimique, d'industries viticoles, de sucres d'eau, de vraies monstruosités... » ( LVP , p.166). C'est le « vin impur » c'est-à-dire issu de la fraude. « Pourtant, ajoute Massé, tout le monde était convaincu que la cause essentielle et peut-être unique de la crise viticole était la surproduction » ( LVP , p. 177). Dans le Lunellois, la crise touche une économie familiale déjà malade : les Fauberge sont endettés. Ils ont hypothéqué leur maison et reçoivent la visite de l'huissier que la foule des villageois met en fuite. Les deux auteurs remarquent la rémission de 1903 dans la chute des cours du

vin, mais Baissette est le seul à signaler les grèves d'ouvriers agricoles à ce moment-là. De leur côté, les propriétaires vigneron s'organisent dans leurs comités. A Clairac, on remonte le syndicat, on brandit « les armes nouvelles : la réunion, l'ordre du jour, la menace, la révolte » ( LVP, p. 178). A Neyrargues, les viticulteurs, petits et grands, s'unissent malgré le scepticisme de certains. Toutefois, le récit de Baissette est plus proche de la réalité historique pour la genèse du mouvement en signalant que, dès 1905, des meetings ont lieu notamment aux arènes de Béziers : « Les villages s'éveillaient » ( CGDMV , p. 283).

L'aggravation de la crise sociale va de pair avec ce début d'organisation. En Salanque, la femme d'un grand propriétaire ruiné se suicide tandis qu' « en Languedoc, en Roussillon, en Provence, dans tous les villages des terres à vin, des fous rodaient » (LVP , p. 187). « Le pays, écrit Baissette, touchait le fond de la misère. On voyait s'effondrer des propriétaires hautains, cossus ; récoltant de quatre à cinq mille hectos ; ils se promenaient en vêtements misérables, traînant la savate, ayant perdu leur morgue...les ouvriers agricoles étaient les plus misérables » ( CGDMV, p. 297). Baissette note aussi à ce moment l'arrachage des mûriers qui marque la fin de la sériciculture dans la région. Les clients des villages ne peuvent plus payer leurs traites à la banque Deshandrès de Montpellier nous dit Jeanne Galzy. C'est alors que, dans les villages, l'on ouvre le robinet des cuves et que le vin invendu s'écoule dans le ruisseau pour faire place à la vendange nouvelle : « geste fou », écrit Baissette (CGDMV, p. 295), « chose inouïe » renchérit Galzy (LSV, p. 149).

De nouveaux leaders émergent. Les meneurs politiques s'agitent, écrit Massé, mais ils doivent bientôt s'effacer devant les présidents des comités viticoles : « le nom de Marcellin Albert passait sur les foules comme un météore. On l'appelait déjà le *Rédempteur* » (LVP , p.179). Philippe Fauberge, qui milite dans le comité viticole de son village, fait le voyage à Argelliers, en février 1907 et rencontre Albert. Ce contact le conforte dans sa résolution d'agir. Dans *Le vin pur*, Massé insiste sur les réticences que rencontrent les promoteurs du mouvement et dont on sait quelles furent bien réelles. L'oncle anarchiste Antonn ne cesse de critiquer Albert et Ferroul mais, en même temps, il appelle à l'action car il pense que d'elle sortira la révolution. Nous sommes là dans une reconstitution gratuite du passé, proche du contre-sens historique, car les Languedociens et les Roussillonnais les plus révolutionnaires faisaient au contraire tout pour empêcher l'émergence d'un mouvement qui portait pour eux la marque de la « collaboration de classes ». Le socialiste Ferroul ne s'y est rallié qu'après de longues hésitations et plus par sentiment « régional » que par désir de révolution. C'est ce qu'a bien vu, par contre, Baissette qui fait état des réticences des syndicalistes ouvriers devant le mouvement d'union sacrée qui s'organise. Mais celui-ci est maintenant bien lancé et Baissette y voit bien plus qu'une simple revendication sociale : une affirmation identitaire, affirmant avec pertinence : « Il s'agissait en réalité du sursaut de trois peuples, les Catalans, les Languedociens, les Provençaux<sup>7</sup> » ( CGDMV , p. 310).

Les manifestations dominicales du printemps 1907 sont décrites naturellement par chacun des auteurs avec un grand luxe de détails car elles se prêtent parfaitement à un traitement littéraire. A Capestang, le 21 avril, « pour la première fois, on assiste à un de ces extraordinaires défilés où des villages entiers vont se déplacer, étendards, banderoles et panneaux dressés avec leurs légendes et leurs cris de combat, avec hommes, femmes et enfants marchant dans la poussière au roulement des batteries » ( CGDMV , p.310). Massé souligne l'ampleur des manifestations mais il met l'accent sur les dissonances. L'anarchiste Antonn, présent à tous les rassemblements, « montrait le poing aux meneurs qui demandaient

---

<sup>7</sup> Par Provence, il faut entendre la région nîmoise dont le parler originel est provençal plus que languedocien.

du pain à l'Etat...Pour lui, les coupables c'étaient les patrons qui criaient famine, les banquiers qui les soutenaient de leur argent et de leur presse...On le faisait taire » (LVP, pp. 194-195). A Perpignan, il invective particulièrement les radicaux et les socialistes. Il est alors ceinturé, frappé. Le sommet de ces grands rassemblements est celui de Montpellier, le 9 juin. C'est alors, nous dit Galzy, que réapparaissent les clivages de classes. Les gros propriétaires sont vaguement inquiets car le caractère populaire du mouvement s'affirme, des hommes crient, on chante à tue-tête. Daniel Deshandrès est effrayé par ce « délire » : « Frappé par la même menace que tous, il se sentait étranger parmi eux avec ses vêtements soignés, ses mains fines » (LSV, p.161). Pour Massé, c'est à Narbonne, le 20 juin, au moment de l'arrestation de Ferroul que la séparation se produit : Dans une ville occupée par l'armée et où la population est surexcitée, « les belles Narbonnaises et leurs maris, l'aristocratie de la cuve et du chai, qui avaient jusqu'alors participé à l'indignation générale, se retiraient insidieusement des postes de combat...Le peuple prenait leur place dans des lazzis. La révolte se dépoitraillait et fumait » (LVP, p.212). Pour Baissette, la fin de l'unanimisme social est postérieure et date de la mutinerie du 17<sup>ème</sup>, dans la nuit du 20 au 21 juin, qui « avait marqué la séparation des classes des viticulteurs : à partir de cet instant, les gros propriétaires avaient commencé à détacher leurs intérêts de ceux de la masse » (CGDMV , p. 370).

La bataille de Narbonne est le point culminant de cette épopée de la vigne qu'ont voulu écrire Massé et Baissette. Leurs héros, partis de leur village respectif, du Sud pour les gens de la Salanque, du Nord pour ceux du Lunellois, pénètrent clandestinement dans la ville malgré les patrouilles de gendarmes. Massé donne alors les plus fortes pages de son œuvre, mais aussi certainement les plus contestables historiquement car fantasmagoriques, en évoquant les affrontements des 19 et 20 juin à Narbonne. Chez lui, les réminiscences picturales (*La liberté conduisant le peuple* de Delacroix) se mêlent au cliché sur les pétroleuses de la Commune de Paris ici présentées pourtant comme des héroïnes « positives » : « Des femmes luttèrent au milieu des hommes. La haine leur faisait des visages de volupté...Chignons croulants et seins nus, démoniaques et belles, elles donnaient l'exemple depuis des heures, faisant honte aux soldats, giflant les officiers, dénonçant les mouchards, harcelant les flans des patrouilles en harpies pathétiques, et maintenant, maniant la torche et le pavé comme les plus forts et les plus farouches des hommes... » ! Mais, soudain, ce fut la charge : « Elle emplissait la largeur de la chaussée comme une crue braillante entre deux culées. Leurs bêtes lancées au galop, ployées sur les encolures, le mousqueton ou le sabre au poing, moulinant et sacrant, cuirassiers et dragons éventraient l'espace » (LVP , pp. 214-215). C'est en combattant les cuirassiers, parmi lesquels Jeantet reconnaît l'assassin de sa tante (ce sont donc des criminels qui défendent l'ordre !) qu'Anton le juste est frappé à mort. Les gens de Neyrargues également participent au combat, eux aussi ramènent un blessé qui mourra quelques jours plus tard. Mais tandis que *Le vin pur* se clôt sur la mort du juste, dans *Ces grappes de ma vigne*, un dernier chapitre intitulé *Le Golgotha* couvre l'été 1907 avec l'annonce du discrédit d'Albert, ce « héros inachevé » (CGDMV, p. 368), et la création de la CGVM dont les « statuts sont contre le petit peuple des hommes de la terre » (CGDMV . , p.380). La vie continue pourtant mais les petits viticulteurs, à l'image du fils Fauberge, savent qu'ils ne doivent compter que sur eux-mêmes : la solution réside désormais dans la coopérative de production, comme à Maraussan, en liaison avec les coopératives ouvrières de consommation (CGDMV , p.371).

On connaît tout le parti qu'a su tirer des œuvres littéraires de Janin, Hugo, Balzac et Eugène Sue, Louis Chevalier dans son célèbre ouvrage *Classes laborieuses et classes dangereuses*. Il y a vu non seulement une source précieuse d'informations mais aussi une production historique particulière qu'il convient ensuite de confronter avec des informations quantitatives. Nous souscrivons volontiers à cette appréciation concernant les romans que

nous avons examinés car il est vrai que bien des pages citées sont utiles à l'historien non seulement parce qu'elles sont le résultat d'un vrai travail de recherche mais aussi parce que d'elles peuvent quelquefois surgir de nouvelles problématiques pour l'histoire. *Le vin pur, Ces grappes de ma vigne*, beaucoup plus que *Les sources vives* dont ce n'est pas le but principal, se présentent comme des enquêtes sociales. Pour autant, le romancier n'est pas l'historien et même les romanciers dits réalistes sont souvent les premiers à refuser cette appellation. Maupassant, dans sa préface à *Pierre et Jean* (1888), parle de l' « illusion réaliste ». Henri Mitterand a justement remarqué que « le paradoxe du roman est que les plus zélés défenseurs de l'esthétique réaliste, ou naturaliste, sont aussi les artistes les plus visionnaires, ou les plus formalistes »<sup>8</sup>. Flaubert, classé aussi parmi les romanciers « réalistes », écrivait à George Sand : « Et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le *réalisme*, bien qu'on m'en fasse un des pontifes »<sup>9</sup>. Et cet écrivain, qui a passé des mois entiers dans les bibliothèques à rassembler une documentation exhaustive pour ses romans, de préciser : « Je recherche par dessus tout la beauté, dont mes compagnons sont médiocrement en quête... Enfin, je tâche de bien penser pour bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne m'en cache pas »<sup>10</sup>. Le souci formel est aussi très présent chez Massé et chez Galzy, beaucoup plus que chez Baissette. Mais il y a plus, tout roman comme toute œuvre de fiction est à la fois discours sur le passé et discours sur le présent. Massé, Baissette et Galzy n'échappent pas à la règle : ils nous en disent plus sur leurs désirs et sur leurs espoirs du moment ( la libération des instincts sexuels chez Galzy, la révolution chez Massé, une société plus juste chez Baissette) que sur une situation historique qu'ils prétendent restituer.

*Texte paru dans Histoire et littérature. Hommage à Jean Rives, Presses universitaires de Toulouse Le Mirail, 2003.*

---

<sup>8</sup> Henri Mitterand, *L'illusion réaliste. De Balzac à Aragon*, PUF, 1994.

<sup>9</sup> Lettre du 6 février 1876, citée par Henri Troyat, *Flaubert*, Flammarion, 1988, p. 333.

<sup>10</sup> *Ibid.*, lettre à George Sand postérieure au 20 décembre 1875, *op. cit.*, p. 332.